

Le discours mondialisant de la minorité franco-ontarienne : des grands espaces du Nord à l'espace urbain

Claudine Moïse

Number 22, Fall 2006

Urbanité et durabilité des communautés francophones du Canada

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005387ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005387ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Moïse, C. (2006). Le discours mondialisant de la minorité franco-ontarienne : des grands espaces du Nord à l'espace urbain. *Francophonies d'Amérique*, (22), 209–223. <https://doi.org/10.7202/1005387ar>

LE DISCOURS MONDIALISANT DE LA MINORITÉ FRANCO-ONTARIENNE : DES GRANDS ESPACES DU NORD À L'ESPACE URBAIN¹

Claudine Moïse
Université d'Avignon

Ces dernières décennies ont vu un grand changement dans le domaine économique de plus en plus dominé par le secteur privé, la libre entreprise, la privatisation des investissements et les mises en réseaux par l'intermédiaire des nouvelles technologies. Ces bouleversements entraînent des changements idéologiques et une vision du monde mondialisé par l'économique. Ainsi, il va de soi que les minorités linguistiques, confrontées à ce nouvel ordre, tentent pour survivre de s'adapter aux marchés mondiaux et de trouver des secteurs d'investissement économique où pourraient se rejouer leur reconnaissance et leur autonomie par rapport à l'État. Les discours anciens qui ont construit le fait français en Ontario étaient chacun associés à des conditions socioéconomiques dominantes à leurs époques. Le *discours traditionaliste*, véhiculé par les élites et notamment le clergé, repose sur un certain repli politique et économique des francophones du Canada autour d'une légitimité historique et des valeurs fédératrices. Il s'inscrit dans une conception nationale de peuple *canadien français*, au-delà des frontières provinciales, dans une cohésion maintenue par la langue, la religion et la famille, valeurs privées, hors de toute confrontation avec l'autre rive anglaise, mais développant donc une certaine forme de marginalisation. Puisant dans une histoire commune, cette idéologie se voit entretenue par des réseaux d'élite, notamment religieux. En raison des changements sociaux de l'après-guerre, on assiste, dans les années 60, à une redéfinition du groupe qui trouve sa nouvelle légitimité dans une conception forte de la nation politique articulée autour de l'État et de frontières provinciales marquées. Les Canadiens français deviennent Québécois ou Franco-Ontariens. De là, le discours modernisant qui s'appuie sur une représentation politique et territoriale de la nation. Il s'agit alors d'une certaine façon d'affirmer l'autonomie par l'État et la mainmise de certaines institutions, particulièrement celles valorisant l'homogénéité linguistique. Aujourd'hui, le *discours mondialisant*² tente à la fois de garder la force du réseau francophone, malgré la fragilisation des réseaux associatifs, tout en s'adaptant au libéralisme, aux conditions du marché, à la perte des ressources anciennes (industrie lourde dans le Nord de l'Ontario, par exemple). Il s'agit alors de valoriser le bilinguisme comme ressource et de créer un espace économique et de services francophones.

Nous proposons dans le présent article de montrer comment ces différents discours sont ancrés dans le Nord de l'Ontario, dans des espaces différents pour dire la

minoritude, et comment l'on est passé d'un espace « naturel » à un espace d'urbanité. En même temps, si les minorités, dans cette nouvelle définition d'elles-mêmes, sont poussées à tenir compte de la ville, elles semblent devoir sans cesse se référer à un mythe du Grand Nord et des espaces naturels, réactivé par la mondialisation, mais constructeur d'une identité rassembleuse et immuable. Nous nous servons dans mon argumentaire de corpus recueillis dans le Nord de l'Ontario en 1998 dans le cadre du projet *Prise de parole I* et en 2002-2003 dans le cadre de *Prise de parole II*³. Par ce deuxième volet de la recherche, il s'agissait d'examiner, à travers des sites de l'économie mondialisée (haute technologie, communication, centres multimédias, tourisme, etc.), comment les minorités dessinent leurs nouvelles frontières⁴.

L'espace naturel du Nord, élément de la nation

Nous parlons ici du Nord de l'Ontario au Canada, si joliment nommé depuis les années 70 le Nouvel Ontario, cet espace qui part de Sudbury jusque vers Hearst, qui va du Québec vers l'Ouest, et qui s'est construit comme réalité, mais aussi comme force idéologique du discours traditionaliste. Si cet espace est géographique, il est aussi celui circonscrit à la fois par l'idéologie de la colonisation lancée par l'Église au début du siècle, aujourd'hui oubliée (Moïse, 1998) et par la réalité économique d'alors qui a laissé des empreintes dans les mémoires. Dans la région de Sudbury et plus au nord encore, la communauté francophone est unie par une origine partagée, celle de travailleurs venus du Québec pour trouver quelque emploi dans cette région en voie d'industrialisation. L'occupation du territoire s'est faite à la fin du XIX^e siècle, grâce à la construction des lignes de chemin de fer. La plus importante, le Canadien Pacifique construit en 1882, le traverse de Mattawa à North Bay et Sudbury, puis Sault Ste. Marie ou Winnipeg. Une autre ligne traverse l'Ontario plus au nord, Le National Transcontinental, qui passe par Cochrane et Hearst pour rejoindre Winnipeg. Le Nord ontarien s'est peuplé, en son temps, de ces Québécois en quête de travail et d'un avenir meilleur. Les Franco-Ontariens se le sont approprié dans la dureté de la vie et du froid (Moïse, 2003). Le développement s'est fait autour de l'exploitation forestière puis minière.

Dans le Nord, la nature a été un élément central de la construction du groupe et de sa cohésion, aussi le discours traditionnel de l'élite, plus précisément celui de l'Église, s'est-il construit sur une idée de conquête : celle de nouveaux territoires – pour asseoir, dans une vision mythique et sans doute illusoire, un pouvoir français – et celle d'une distance et d'une autonomie par rapport au pouvoir anglais. Donc, si la nature et l'espace ont été des éléments incontournables, réels de l'appréhension de soi et du monde pour les Canadiens français, ils ont aussi servi la mise en place dans les discours d'une idéologie de la nation. Au début du XX^e siècle, les discours de la conquête, émanant de l'élite journalistique ou cléricale sont nombreux et font de la mission agricole la vocation du Canadien français. Le contact avec la terre, la terre-mère, renvoie, dans la force de la colonisation, à une certaine forme de pureté ancestrale, loin de toute contingence matérielle, fait des Anglais conquérants. La nature permet d'établir un lien intime avec

Dieu et entretient les vertus morales. Suivant le mythe romantique de la nation rattachée à une certaine ruralité, la terre permet ainsi au peuple canadien-français d'affirmer croyance et spiritualité, de fonder une nationalité solide.

La population ne suffit pas à constituer une nationalité, il lui faut aussi l'élément territorial. [...] Canadiens-français, n'oublions pas que si nous voulons assurer notre existence nationale, il faut nous cramponner à la terre. [...] Car il faut laisser à nos enfants, non seulement le sang et la langue de nos ancêtres, mais encore la propriété du sol (Cartier, 1855, cité dans Vallières, 1984 : 22).

Mais, en même temps, le travail agricole offre autonomie et expansion.

Cette fameuse bande de terre forte (*clay-belt*, disent les Anglais) avec sa fertilité admirable peut nourrir, paraît-il dix millions d'âmes, de quoi tailler plus de diocèses que nous n'en possédons actuellement au Canada. C'est une véritable terre promise où coulent le lait et le miel, où sont conviés les catholiques de toutes races, et où pourront se donner champ libre ces Canadiens français qu'on se plaît à proclamer les « premiers défricheurs du monde » (Dugré, 1916, cité dans Vallières, 1984 : 26).

Les migrants canadiens-français du Québec ont vécu dans cette idée de conquête, mais c'était pour eux sans doute une conquête périlleuse, maîtrise des éléments naturels, prise en main de l'espace, possession de la terre ou de ses richesses. Ainsi, l'actualisation du discours de l'élite par le peuple est davantage passée par le repli sur soi et la distanciation face aux Anglais que dans une réelle conquête colonisatrice. La réalité était donc faite, au-delà du discours, de la rudesse de la vie dans le Nord, de la soumission à un pouvoir économique étranger à soi, de la misère, et par conséquent de la volonté de se protéger entre membres de la même communauté. Comme en témoignent les locuteurs que nous avons interviewés lors de nos différentes enquêtes, le Nord, délimité par les frontières des chemins de fer, des forêts et des mines, a hérité de ces valeurs, non pas d'une terre à coloniser, mais d'un espace de liberté à conquérir, d'une nature à maîtriser, à faire sienne dans une nécessaire liberté (Moïse, 2003). Puisque tout était à faire. Le Nord est irrémédiablement attaché à la nature, il est devenu propriété légitime, symbolique de tous ces francophones qui l'ont façonné de leur sueur et de leur volonté. Cette vision traversera alors tous les discours et tous les attachements passés et à venir. Mais le discours de la colonisation n'a pas été transmis; il a connu lui aussi une impasse : les idées glorieuses n'ont pu toucher les populations qui construisaient la colonisation, qui se sentaient poussées plus par la misère que par quelques actes héroïques. Le fossé entre le peuple et les sphères intellectuelles du Québec était sans doute profond et n'a finalement jamais pu être comblé. De fait, c'est davantage le thème discursif de l'espace et de la liberté qui traverse le temps et les générations que la réelle conquête des terres

vers l'Ouest. Mais, chose certaine, les francophones vont se construire comme nation à travers ruralité, repli sur soi et autonomie, valeurs garantes, au même titre que la foi et la langue, de leur authenticité (Heller, 2005).

Le discours modernisant et l'urbanité

Le renouveau modernisant et la complétude institutionnelle

Le discours modernisant a voulu sortir de la ruralité et des valeurs canadiennes-françaises, construites dans le repli et l'autarcie, en marge du pouvoir anglais. Il a fallu, dès les années 70, construire les « Franco-Ontariens ». Le chemin à suivre a été celui de l'autonomie politique, de la participation aux rouages étatiques et de la prise en charge des institutions nécessaires à la reproduction du groupe, notamment celles privilégiant l'homogénéité linguistique, comme l'école, enjeu symbolique fort des luttes franco-ontariennes. Par la mise en place d'un réseau institutionnel complet (foyers, écoles, services gouvernementaux, loisirs...) et par le niveau d'organisation communautaire, les Franco-Ontariens ont pu alors acquérir un certain degré de souveraineté et ont pu intervenir dans un nombre varié de domaines publics (éducation, santé, justice, culture...). Aujourd'hui, les associations et institutions très nombreuses et très organisées, malgré certaines tensions, ont été au cœur de l'élaboration du discours modernisant. Cette complétude institutionnelle sort des campagnes, elle s'organise à travers les réseaux de la ville et s'inscrit dans une urbanité nouvelle. Nous voudrions nous attacher ici, en exemple, à l'un des piliers de l'action modernisante, le milieu culturel et artistique, passeur d'identité et d'urbanité, point de jonction entre villes et Nord mythifié.

La création artistique de l'urbanité et le mythe du Nord

Habité par une histoire sociale, l'espace géographique du Nord, composé de petites villes n'a pu être délaissé, abandonné à l'oubli des valeurs catholiques perçues comme d'un autre temps. Il a été réinvesti lors du mouvement de renouveau artistique des années 70 à travers le discours modernisant, liant les villes les unes aux autres; les communautés francophones se sont restructurées sur des bases politiques définies grâce aux revendications pour des droits, dans la mise en place d'un réseau institutionnel francophone, d'écoles notamment. Et advient le *Nouvel Ontario*, espace du Nord et nouvel espace institutionnel urbain dont le centre sera Sudbury, ville phare de la création.

D'un point de vue institutionnel, la « cause » culturelle est passée par la création de compagnies dans les villes et pour les villes, par l'obtention de salles de théâtre à Sudbury et Ottawa notamment, par la création de maisons d'édition subventionnées en partie par l'État. Ces investissements financiers et humains ont joué un rôle premier et essentiel dans l'identité franco-ontarienne, sans doute à la même hauteur que la « cause » scolaire,

symboles d'une prise en main des institutions de la communauté, acte nécessaire à sa cohésion politique. La création artistique s'est donc construite sur une volonté de visibilité et d'action.

Mais la création artistique a fait aussi, au-delà des institutions, exister la ville, thème d'expression et d'inspiration. Les auteurs, sacralisés par le groupe (Paré, 1999), figures emblématiques, se faisaient porteurs d'une mission, d'une représentation de la communauté (Paré, 1994) et inauguraient aussi un nouveau discours, en rupture avec le discours traditionnel. Certes, l'essentiel de la création porte les quêtes identitaires, certes les grands thèmes de la minorisation sont l'invisibilité, l'exclusion, l'errance et la disparition, mais des auteurs et non des moindres, Jean Marc Dalpé ou Robert Dickson, au-delà de la désespérance, ont repris l'idée de la conquête, mais une conquête symbolique sur soi-même, conquête d'un temps d'avant sur la misère et le labeur, conquête pour la fierté retrouvée au-delà de l'oppression d'un petit peuple, conquête dans la ville, comme Sudbury poétisée par Patrice Desbiens (1983), formes d'expression de la modernité et du renouveau. Et dans le même sens, AP, directeur d'un théâtre montre bien combien la ville est au centre d'une expression nouvelle, caractéristique des grands centres urbains :

ça venait d'une idée des contes : des contes urbains / qui est euh : / qui est une idée qui est par qui est sortie de Montréal d'un théâtre qui s'appelle Urbi et Orbi / et c'est se / simplement l'idée que / bon moi j'en j'en ai appelé six six auteurs / qui ont écrit un conte / et raconté par un acteur / alors c'est pas / c'est pas une pièce avec une structure une histoire / chaque / euh c'est pas un monologue chaque conte / mettons mettons si je prépare six monologues sauf que ça parle de : de la ville / par le biais d'un personnage d'une situation réelle pas et c'est vraiment racontée : comme un conteur / sauf que c'est urbain et : / et moderne / euh : / ouais c'est un peu ça / il y a eu des : des contes d'appartenance (AP, 09-09-1998)

Mais au-delà de la prise en compte de cette dimension urbaine du discours modernisant, un des thèmes discursifs des années 70 était celui du rassemblement communautaire dans l'espace encore une fois du Nord revisité. Ce Nord n'était ni celui de colonisation, ni le mythe d'un nouveau départ, mais celui du petit peuple opprimé par la domination anglaise. A alors été rejouée la conquête, non pas celle de l'espace, mais la conquête sur soi, sur son « destin ». Il a fallu créer un nouveau Nord, le Nouvel Ontario. Ce qui a donc construit le discours modernisant, ce ne sont pas les valeurs de l'élite du discours traditionnel, mais la vie du peuple. Un discours s'affirme alors, et, sans doute parce qu'il renvoie à des sentiments partagés, veut unir toutes les générations. Ce discours s'actualise dans la création artistique : le Nord va alors rassembler. Du rassemblement à l'ancrage. Il reste avec la nordicité un lieu de ralliement de tous, dans tous les discours. Le lieu devient alors élément constitutif d'identité, point d'expression de soi, déterminant dans l'élaboration des frontières. Le Nord est fait encore une fois de

nature et d'espace; il reste, malgré l'urbanité nécessaire et constructive d'une nouvelle identité politique, un point d'ancrage de soi, un lien de l'origine, de l'histoire et des racines. Lieu embelli, mythifié mais aussi haï, espace géographique de tous les espoirs, le *Nord*. Le Nord a donc été représenté comme le lieu des débuts, notamment par les écrivains, des revendications franco-ontariennes,

le lieu de rassemblement d'un peuple dont la caractéristique principale est la dispersion [...] Le véritable milieu, auquel devrait aspirer l'Ontario français, ne se loge pas à mi-chemin entre le Québec et l'Ontario (il faut avoir le courage de s'avancer plus loin), mais en plein centre de sa région mentale. Le sens du mot « Nord » ne peut en être autrement (Paré, 1994 : 32-33).

Or cette nordicité est avant tout un programme idéologique qui vise à fonder dans l'expression d'un territoire imaginaire la communalité de ces errants nostalgiques que sont les Franco-Ontariens de la dispersion (Paré, 1994 : 68).

Si le Nord de l'Ontario a su se définir d'un point de vue géographique et politique, peut-être plus facilement qu'ailleurs dans la province, il n'en reste pas moins que sa perception est avant tout symbolique, espace singulier des rêves et d'étendues naturelles.

À la différence des francophones du Québec, les communautés francophones et acadiennes manifestent un rapport plutôt réfractaire à la notion de territoire. Le territoire est remplacé en fait par la notion d'« espace », qui correspond à une sorte de non-territoire ou de territoire diffus, sans limite. Nous sommes ici dans l'espace du cœur et de la tête, et non dans celui de la géographie (Martel, 1995 : 19).

Le discours mondialisant, pour revenir encore à la nature

Tandis que le discours traditionaliste a utilisé la ruralité et l'espace du nord pour asseoir la légitimité de la nation canadienne française, le discours modernisant a tenté d'échapper à ces valeurs à travers des réseaux politiques urbains tout en mythifiant le Nord franco-ontarien pourvoyeur de rêves et d'imaginaires identitaires. Le discours mondialisant, quant à lui, se construit non seulement dans l'international, au-delà de la dichotomie ville/campagne, mais aussi, face à une urbanisation sentie comme menaçante, dans un retour renouvelé vers la nature et le monde rural.

Au-delà des frontières urbaines et du Nord

D'un côté, et c'est là un de ces aspects, le discours mondialisant se construit au-delà de frontières politiques ou territoriales. Il sort de l'Ontario, il part du local pour aller vers

le mondial. La question n'est plus de sortir de la ruralité pour aller vers l'urbain, mais de se situer dans une autre dimension, plus vaste, sans frontières. Il n'y a plus vraiment de lien ou de construction autour de la dichotomie ville/nature. Et je reprendrai, comme un fil, la création artistique. En raison des difficultés financières qu'entraîne le maintien des institutions minoritaires, la production culturelle se trouve confrontée à un nouveau défi. À l'heure de la mondialisation, puisque le temps n'est plus à la mobilisation politique, reste à choisir entre une reproduction « authentique » de l'art, quitte à le folkloriser – mais à bien le vendre aussi – et une modernité hors frontières, sans ancrage local. En Ontario français, l'art, la musique et la création littéraire notamment, contrairement à l'Acadie, a délaissé l'aspect plus traditionnel pour se réaliser sans doute davantage dans des œuvres qui se veulent plus universelles, comme le constate MD, responsable d'une maison d'édition. Et la poésie et le théâtre, d'affirmation identitaire, laissent la place au roman :

y a : / beaucoup beaucoup plus / euh : d'excellents ouvrages qui s'écrivent / puis ça l'écrit maintenant dans tous les genres / on retrouve à l'époque allez jusqu'à même en 88 / il commençait à y avoir davantage de romans et des nouvelles / mais c'était encore : principalement la poésie et le théâtre qui nous faisaient les collections / alors que maintenant / la la poésie et le théâtre chez nous c'est devenu un élément extrêmement minoritaire de nos collections / (MD, 08-09-1998).

Cette ouverture permet donc de jouer dans la cour des grands, à la fois pour toucher un plus grand marché, mais aussi pour transcender la situation minoritaire et se voir reconnu comme artiste à part entière, pour soi, hors de la minorisation. Les nouveaux liens sont internationaux, mais dans une force d'un « je » qui se met au centre, en substitution d'un nous communautaire rassembleur. Ce nous avait dû être, par nécessité identitaire et idéologique, au centre des discours traditionnels et modernisants pour donner force et légitimité – culturelle et politique – au groupe. En ce sens, le directeur de théâtre AP affirme aujourd'hui ses prises de position personnelle dans des frontières ouvertes :

bien moi ce qui ce qui m'intéresse beaucoup c'est d'aller voir comment d'autres fonctionnent d'autres travaillent y a l'Afrique qui est là / j'ai déjà fait partie : / en France à Dieulefit d'un : d'un spectacle : avec une distribution internationale / ça c'était c'était fascinant c'était parce que tout le monde travaillaient différemment / euh : les Suédois travaillaient différemment des : des Américains : les / là c'est les c'est les Francofolies moi j' j' x x provoquer / je vais aller voir comment les autres / les autres travaillent / euh : les échanges aussi j'suis allé au Carrefour cette année à Québec au festival / les échanges sont aussi nourrissants que : / que les spectacles / y a des spectacles tu sors puis tu ah : ouhaou : / quelle : façon : différente même des fois étrange de/

d'aborder : d'aborder le théâtre / moi j'aime beaucoup le théâtre qui / qui bouge : qui est très physique qui : / ça fait que quand je vois des choses ah ouhaou : (AP, 09-09-1998).

Ainsi, les producteurs du discours mondialisant sont de ceux qui s'engagent dans le monde, qui participent des changements actuels. Les acteurs comme AP, font le renouveau de l'identité franco-ontarienne. On trouve, entre autres, des personnalités comme JW, ancien directeur d'un collège et recteur de l'Université de Sudbury, ou GS fondateur et gérant d'une série de restaurants dans des villes du Nord de l'Ontario. Leur vie est dans le mouvement, « je suis originaire de, j'ai passé vingt ans de ma carrière dans l'Ouest du Canada » (JW, 04-09-1998); « il s'agit de franchir de nouveaux horizons, essayer d'autres choses euh : grandir, s'épanouir » (GS, 10-09-1998). GS s'ancre dans une francophonie mondiale, va de France en Martinique dans une ouverture sur l'international :

l'autre perspective c'est le travail au niveau international / alors si on regarde à des compagnies qui sont dans notre communauté : c'est important de s'assurer que ces gens-là ces compagnies-là ont les outils pour compétitionner sur le niveau mondial (GS, 10-09-1998).

Ces visées internationales sont sans doute encouragées par la définition nouvelle de la communauté franco-ontarienne notamment à Toronto, communauté qui s'ouvre, par l'arrivée de nouveaux migrants, à une francophonie mondiale et urbaine. Les frontières bougent donc, de l'intérieur même par une expression artistique renouvelée, sur des airs de la Méditerranée ou d'ailleurs (Sylvestre, 1999). Ce serait là un passage plus en douceur du groupe de lui-même à lui-même, toucher le monde en son sein même.

L'exode vers les grandes villes et le retour vers le Nord

Mais d'un autre côté, la ville est très présente dans une perspective discursive mondialisante. Elle est présente en creux et en tension, plutôt dans la menace et la perte qu'elle évoque. Les changements économiques des années 80-90, l'exploitation décroissante des matières premières ont entraîné une désertification de certains villages du Nord ontarien et une forte immigration de la jeunesse vers les grandes villes. Comme le dit avec nostalgie, GH, ancien mineur,

y avait beaucoup beaucoup plus de mines alentour : puis de : du bois : des affaires de même / c'est ça qu'y avait beaucoup plus de monde / aujourd'hui y a presque plus de bois / y a juste un petit moulin ici là / puis : il emploie à peu près : vingt hommes (GH, 12-09-1998).

Ces villages de mines sont devenus fantômes. Les mineurs les plus âgés le savent, et dans les lieux de déshérence économique, voire de perte de repères, là où tout l'espoir reposait sur le travail, sur les rêves impossibles de l'or, le discours se fait nostalgique et exprime la perte :

ça a fermé l'année dernière oui / c'est à : . ouais c'est l'année dernière ou v'là deux ans qu'elle a fermé elle complètement t'sais / ça ça a tout fini [...] oui/ quand mon père est arrivé ici en 56 / c'était le plus gros producteur d'or au monde y avait environ de douze à quinze cents personnes qui travaillaient là des hommes / des hommes et des femmes qui travaillaient dans les bureaux / ça a duré jusqu'en : quatre-vingt-seize : je pense ça a fermé / dans le temps ben / c'était le plus gros producteur d'or en 56 au monde (GH, 12-09-1998).

La ville va donc être celle qui va attirer à elle une jeunesse en quête d'avenir, celle qui va alors jouer l'assimilation (Heller, 2005) et qu'il va falloir contrer, d'autant plus facilement peut-être que le Nord reste toujours cette figure emblématique, mythifiée, lieu où l'on revient et sur lequel le gouvernement va pouvoir compter dans la mise en place de ses programmes de développement. Le Nord ramène à lui-même ceux qui s'en sont éloignés. Comme le dit JC, désormais fonctionnaire bilingue, revenu dans le Nord, comme dans un appel, « c'est comme : ça revient tout le temps au Nord : AH je savais pas euh » (JC, 11-09-1998), ou comme DH, responsable dans les mines, « les grosses villes j'ai juste pas aimé ça c'était trop gros » (DH, 13-09-1998) comme dit ML, jeune femme sans emploi, qui rêve d'ailleurs, « je suis pas certaine, je sais pas où j'irais parce que : à quelque part je connais j'ai toujours resté j'ai toujours toujours demeuré ici » (ML, 15-09-1998) mais qui reste, accrochée. Accrochée par la nature, « la nature qui nous apporte des belles choses dans le Nord » (ML, 15-09-1998). Pour LF, écrivaine, le Nord est cet espace naturel mais associé à la filiation, de la terre à la famille, de la famille à la terre, « la terre c'est ma famille [...] le décor là / autour là les arbres les bouleaux les épinettes [...] ça fait partie de nous autres [...] » (LF, 15-09-1998). Et encore, MF qui tient un restaurant,

à un moment donné j'suis revenue ici puis j'a j'avais personne à faire avec / j'allais avec des groupes qui connaissaient vraiment des rivières / ah des rivières / c'est ben plus beau / ben plus beau qu'un x / ben plus aventureuses les rivières : / comme quoi j'veux dire c'est pas du tout du tout pareil :/ on a des belles choses/ la nature nous apporte des belles choses dans le Nord je pense (MF, 16-09-1998).

Il va donc falloir, dans un premier temps, lutter contre cet exode rural. La réalité de l'immigration est là et, comme l'affirme, à la suite des discours officiels, CT, de la chambre économique de l'Ontario, développer de nouveaux projets, notamment touristiques, permet de satisfaire ce désir de vivre dans le Nord :

C. : ils veulent rester dans le Nord / on a des plans, on a des projets qu'on veut faire pour essayer de / de ramener les jeunes dans le Nord là il a des choses qui se font qu'on veut / qu'on veut prendre en exemple / qu'on va essayer de voir comment est-ce qu'on peut les adapter au Nord / certains projets qu'on a dans le futur là

M. : alors vos priorités pour l'avenir là

C. : oh, problème d'exode des jeunes (*rire*) j'ai pas besoin de vous le dire, euh, un renforcement des communautés qui passe par le renforcement [*sic*] des regroupements puis euh le développement touristique, c'est encore ça là, on commence aussi des actions au niveau international / c'est tout récent, où est-ce que, bon l'Ontario n'est pas à la table de la francophonie internationale comme le Nouveau-Brunswick, comme le Québec ou comme le Canada (CT, 29-10-2002).

Le mythe du Nord pour de nouvelles perspectives économiques, l'exemple du tourisme

Monica Heller (2005 : 333) montre bien comment par rapport aux changements économiques, au déclin économique des secteurs traditionnels (mines et forêts, notamment) et au développement du secteur tertiaire dans les villes, le Comité national de développement des ressources humaines de la francophonie canadienne, créé en 1997, a présenté différentes stratégies. La ville est perçue comme source d'assimilation alors que le monde rural, élément d'authenticité pour le discours francophone, est en déclin.

On a donc besoin d'un ajustement discursif et actif, soit dans le sens de tentatives de sauver le discours menacé (c'est-à-dire de préserver l'image de la francophonie canadienne comme issue surtout de ses zones rurales authentiques et de préserver assez de traces de son passé rural), soit dans le sens d'une revendication d'un nouvel imaginaire francophone urbain (Heller, 2005 : 335).

Sont définis alors, entre 1997 et 1998, quatre domaines d'intervention : le développement rural, l'économie du savoir, le tourisme et l'intégration des jeunes dans le développement économique. Discours entendu et repris par les nouveaux acteurs économiques. Ainsi, GS, responsable du marketing d'un projet de développement touristique dans le Nord de l'Ontario, ou DT, responsable du développement pour le ministère du Tourisme et des Loisirs, construisent ce discours mondialisant, pour une nouvelle économie en milieu rural quand les anciennes ressources primaires sont en perte de vitesse :

non c'est c'est récent / le le mandat c'est vraiment de promouvoir développer mettre en valeur le le l'industrie touristique francophone du Nord de l'Ontario / donc c'est pas nécessairement de vendre un produit en tant que tel de vendre en sens où y a un échange d'argent mais c'est bien de de d'en faire une promotion puis d'inviter les gens à venir nous voir et puis développer cette industrie-là étant donné que l'industrie forestière et minière a des difficultés de ce côté là on n'a pas le choix de développer une nouvelle industrie pour attirer les gens puis ahh assurer la survie économique des communautés / donc depuis deux mille un Destination Nord travaille beaucoup à se à répondre à son mandat (GS, 08-07-2003).

mais de plus en plus avec le déclin des mines / avec le déclin de l'industrie forestière de plus en plus les municipalités et les acteurs sur le terrain réalisent qu'il faut jouer une nouvelle carte / d'où l'idée / ou tout au moins j'espère que l'idée a germé dans leur tête qu'il fallait explorer le tourisme comme nouvelle activité donc c'est arrivé un petit peu dans les / fin des années 90 / vers l'année 2000 où la communauté était dans ce questionnement-là et nous par pur hasard / toujours comme je dis calculé / on est arrivé sur la scène alors c'était vraiment / le timing était vraiment excellent (TD, 05-11-2002).

L'espace de conquête a été celui de la mission colonisatrice, puis celui de la prise en main d'un destin; il est celui désormais de l'économique, du développement des transports, de l'industrie touristique, de la chasse et de la pêche, à inventer. Avec le discours mondialisant, le Nord devient valeur marchande à exploiter, par le tourisme notamment. La nordicité doit attirer. Le Nord s'offre alors dans ses valeurs anciennes : l'histoire authentique, le froid, l'espace, la liberté comme ressources... Le discours mondialisant, du mythe historique aux espaces, va utiliser ces représentations avec fierté dans l'espoir d'un rendement économique.

c'est comme : ça revient tout le temps au Nord : ah je savais pas euh : / l'économie : ben j'trouve que : au point de vue économique c'est plus : euh [...] dans le Nord de l'Ontario dans le Nord de l'Ontario on a beaucoup on a beaucoup de richesses dans le Nord de l'Ontario / la nature / les bois [...] c'est une région : qui est beaucoup beaucoup plus utilisée euh durant ces dernières années au point de vue business comme les transports par exemple (JC, 11-09-1998).

Ainsi, le Nord de l'Ontario va opter, entre autres, pour le développement touristique, façon d'aider les régions rurales à retrouver la place perdue, d'une part pour éviter l'exil de la jeunesse vers les villes et d'autre part pour asseoir les valeurs établies d'authenticité attachées à la ruralité et à la nature, valeurs solides, anciennes à renouveler dans la perspective de la mondialisation. Les différents types de tourisme, même s'ils ne font pas

appel aux mêmes ressources ni aux mêmes idéologies, – un tourisme patrimonial et culturel qui repose sur l'histoire (des pionniers aux industries lourdes du début du siècle) et un tourisme de la nature qui offre le calme et les espaces notamment –, en appellent toujours aux représentations anciennes du Nord, mises en place dès le discours traditionaliste. Attardons-nous sur le tourisme patrimonial.

Il y a les sites touristiques qui disent l'histoire des francophones en Ontario et qui sont soutenus par les politiques publiques. Ce tourisme-là est celui qui, ici comme ailleurs (Roy et Gélinas, 2004), mise sur l'historicité du milieu ainsi que sur ses différences. Au-delà de la simple anecdote historique, ils permettent non seulement à la communauté de se dire aux autres, mais aussi de se dire à eux-mêmes, de re-construire une histoire à glorifier et à valoriser. Ces lieux servent incontestablement à créer le lien identitaire de la communauté. Il s'agit d'une certaine façon de revitaliser encore cet esprit de conquête, de légitimité historique à être sur le territoire, traces d'un discours traditionaliste qui donne à exister. Il est un musée dans une petite ville dans le Nord, grand et magnifique bâtiment entièrement refait, qui reproduit avec brio un ancien poste de traite. À l'intérieur est contée l'histoire des pionniers. Mais plus qu'un simple lieu de visites, ce lieu offre aussi des camps de jeunes qui découvrent l'histoire de leur propre famille. La communauté se donne à voir, établit un lien, construit son identité. Elle se raconte, entre dans l'histoire, dans une nouvelle forme de militance, usant à travers de nouvelles ressources touristiques, d'un discours ancien mythifié, mis en scène. Autre exemple. Certains villages ont connu leur heure de gloire avec les mines d'or notamment ou avec l'industrie forestière. Un musée du Nord retrace l'histoire de la ville et de son moulin à papier racheté par les ouvriers, forts de leur indépendance. Il est là un élément central du discours modernisant qui est valorisé : la fierté d'un peuple qui a su assumer son destin, prendre une revanche sur la misère, la dureté et la pauvreté. Quand l'usine devient un élément symbolique parmi d'autres d'une communauté alors l'histoire touristique peut se construire. Ainsi, on vend la spécificité francophone réinvestie, une francophonie résistante, de la conquête à l'industrialisation en passant par la langue française. Vendre l'authenticité, c'est vendre l'histoire d'un siècle, refaire un retour sur soi.

Encore faut-il interroger cette authenticité, qui sert de sédiment identitaire dans la construction du groupe. La spécificité franco-ontarienne se cherche toujours, en rapport au Canadien français d'alors et au Québécois. Il semble que l'identification de la communauté franco-ontarienne façonnée dès le début de la colonisation est un long travail de construction sociale, entrepris à travers les discours et les mythifications (Moïse, 1998), l'action politique et culturelle (Moïse, 2003), l'historicité et l'authenticité, tout cela dans un espace construit et mythifié, celui des espaces du Nord. On façonne les différences avant qu'elles n'existent et « la culture authentique est une construction sociale qui accommode le passé pour satisfaire les aspirations du présent » (Kahn et Rugraff, 2001 : 105). Le tourisme dans le Nord de l'Ontario se développe là où se sent la force d'une idéologie ancienne, fédératrice, française à reproduire. Il entretient l'identité comme l'identité l'entretient. Le tourisme patrimonial mêle à la fois

certaines valeurs authentiques d'une communauté à un produit francophone visant les francophones et sous contrôle francophone (Heller, 2003). C'est en ce sens qu'un organisme du Nord travaillant au développement touristique avait pris l'initiative d'éditer deux journaux relatant des faits historiques ayant touché la communauté (conquête, incendies, crise scolaire...) à distribuer dans les chambres d'hôtel, façon de recréer sans cesse de l'histoire, de montrer la légitimité de l'ancrage dans le Nord des francophones qui ont conquis avec force, détermination et volonté ce rude pays, fait d'espace et d'immensités naturelles. Le marché touristique mise sur l'historique et l'authenticité, éléments centraux du discours mondialisant, afin d'affirmer les différences par rapport à une mondialisation nivelante (Heller, 1999 : 136; Kahn et Rugraff, 2001 : 103). S'il n'est pas rentable économiquement, tout projet culturel est donc rentable socialement puisqu'il joue sur la cohésion sociale, la créativité, les relations, etc. (Kahn et Rugraff, 2001). Il permet d'affirmer le lien de la communauté. Reste à savoir si cette authenticité en élaboration et cette histoire revisitées seront légitimées par le groupe ou considérées comme simples « produits » (Heller, 2003). Pour l'instant, la force du mythe du Nord de l'Ontario pose les jalons de valeurs sûres et établies : une nature et une ruralité investies depuis toujours et à jamais.

Conclusion ou l'éternel mythe du Nord

Le lien entre ville et monde rural dans le Nord de l'Ontario s'est toujours construit en forte interrelation, entre attrait et rejet. Si le discours traditionaliste s'est fondé sur les valeurs de la ruralité, le discours modernisant, dans la réalité de l'engagement politique et institutionnel a pris ancrage au cœur des villes. Aujourd'hui, l'urbanisation fait partie du paysage, mais le discours mondialisant dépasse l'opposition ville/campagne, dans des perspectives internationales. Il se bâtit au-delà des frontières même si la ville, en fond d'horizon, est terre attrayante contre laquelle il faudra lutter pour retenir, à travers de nouvelles forces économiques, la jeunesse du Nord. Toujours est-il que le mythe de la nature, de l'espace et de la liberté qui a traversé les générations est toujours vivant, douloureux et puissant comme l'attachement et la passion, et permet de donner réalité aux programmes gouvernementaux ou économiques pour faire vivre cet espace rural du Nord. Finalement, ce mythe permet d'asseoir encore une fois, à côté d'une identité franco-ontarienne métissée et urbaine, façonnée par les migrations, une légitimité franco-ontarienne ancrée dans une ruralité renouvelée.

Et même s'il peut alors devenir envahissant, enfermant, « le Nord c'est : / c'est ça c'est pogné c'est froid puis c'est dur à respirer » (MF, 15-09-1998), « oui / oh oui / je trouve ça difficile le Nord » (MF, 15-09-1998), le Nord est aussi lieu de toutes les intimités et des racines, lieu de tous les espoirs comme le chante Paul Demers, originaire de Sudbury, « Un jour j'irai dans l'Nord ma noire / Dans l'Nord y a plein d'espoir ma noire / Dans l'Nord y a plein d'espoir / Dans le Nord ».

NOTES

1. La présente analyse s'inscrit dans une recherche plus large, le projet Prise de parole financé par plusieurs organismes dont : le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (chercheurs principaux : Normand Labrie, Monica Heller, Université de Toronto, et Jürgen Erfurt, Johann-Wolfgang-Goethe Universität, Frankfurt am Main; collaboratrices : Annette Boudreau et Lise Dubois, Université de Moncton) – 1997-2000; le Programme Transcoop de la German-American Academic Council Foundation (chercheurs principaux : Jürgen Erfurt, Monica Heller et Normand Labrie) – 1996-1999; l'Agence Universitaire de la Francophonie (chercheurs principaux : Patrice Brasseur et Claudine Moïse, Université d'Avignon) – 1997-1999; le Conseil international des études canadiennes (chercheurs principaux : Monica Heller et Claudine Moïse) – 1998 et 2000; le Programme de bourses « Graduate Assistantship » d'OISE/UT; les Bourses de recherche, Université de Moncton.
2. Nous avons repéré trois discours dans le cours de l'histoire qui définissent à chaque fois le groupe de façon singulière : discours *traditionaliste*, *modernisant* et *mondialisant* (Heller et Budach, 1999).
3. Projet subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et par l'Ambassade du Canada (chercheurs principaux : Monica Heller et Normand Labrie, Université de Toronto).
4. Pour notre part, nous nous sommes intéressée au développement du tourisme dans le Nord de l'Ontario au Canada et au rôle qu'il joue dans la construction du groupe minoritaire francophone. Nous avons essayé de voir comment l'activité touristique – du domaine privé ou public – s'appuie sur différents discours en circulation (passés et présents) autour de la francité et même les reproduit. En quoi le tourisme est-il « faiseur » d'identité(s) et se façonne-t-il par les discours identitaires? Nous avons montré aussi comment l'activité touristique du Nord de l'Ontario, dans une perspective mondialisée et par rapport à la déshérence de l'État, s'appuie sur des valeurs idéologiques reconnues et à valoriser.

BIBLIOGRAPHIE

- CARTIER, Georges-Étienne (1855), cité par B.-A. Testard de Montigny (1895), *La colonisation : le Nord de Montréal ou la région de Labelle*, Montréal, Éditions Beauchemin.
- DESBIENS, Patrice (1983), *Sudbury : textes 1981-1983*, Sudbury, Éditions Prise de parole.
- DUGRÉ, Alexandre (1916), *Vers les terres neuves*, Québec, Ministère de l'agriculture.
- HELLER, Monica (1999), « Alternative Ideologies of the francophonie », *Journal of Sociolinguistics*, vol. 3, n° 3 (août), p. 336-359.
- HELLER, Monica (2003), « Globalization, the New Economy and the Commodification of Language and Identity », *Journal of Sociolinguistics*, vol. 7, n° 4 (novembre), p. 473-492.
- HELLER, Monica (2005), « Une approche sociolinguistique à l'urbanité », dans Annette Boudreau, Thierry Bulot, Lise Dubois et Gudrun Ledegen (dir.), *Signalétiques et signalisations linguistiques et langagières des espaces de villes (configurations et enjeux sociolinguistiques)*, Revue de l'Université de Moncton, vol. 36, n° 1, p. 321-343.
- HELLER, Monica, et Gabrièle BUDACH (1999), « Prise de parole : la mondialisation et la transformation des discours identitaires chez une minorité linguistique », *Bulletin suisse de linguistique appliquée*, vol. 69, n° 2 (juin), p. 155-166.
- KAHN René, et Eric RUGRAFF (2001), « Culture, économie et développement régional », dans *Cultures régionales et développement économique*, actes du colloque d'Avignon, 5-6 mai 2000, Annales de la faculté de Droit d'Avignon, cahier spécial numéro 2, Publications de l'Université d'Avignon, p. 76-119.
- MARTEL, Angéline (1995), « L'étatisation des relations entre le Québec et les communautés acadiennes et francophones : chroniques d'une époque », *Pour un renforcement de la solidarité entre francophones du Canada : réflexions théoriques et analyses historique, juridique et sociopolitique*, Québec, Conseil de la langue française, Les publications du Québec, p. 5-58.
- MOÏSE, Claudine (1998), « L'histoire franco-ontarienne ou les discours de la légitimité », *Études canadiennes = Canadian Studies*, n° 44, p. 89-113.

Le discours mondialisant de la minorité franco-ontarienne

- MOÏSE, Claudine (2003), « Le Nouvel Ontario, nordicité et identité », dans Monica Heller et Normand Labrie (dir.), *Discours et identités : le Canada français, entre modernité et mondialisation*, chapitre 1, Fernelmont (Belgique), Éditions modulaires européennes, p. 43-88.
- PARÉ, François (1994), *Théories de la fragilité*, Ottawa, Le Nordir.
- PARÉ, François (1999), « Vers un discours de l'irréremédiable : les cultures francophones minoritaires du Canada », dans Joseph Yvon Thériault (dir.), *Francophonies minoritaires au Canada*, Moncton, Éditions de l'Acadie, p. 497-510.
- ROY, Sylvie, et Chantal GÉLINAS (2004), « Le tourisme pour les Franco-Albertains : une porte d'entrée au monde », *Francophonies d'Amérique*, n° 17 (printemps), p. 131-140.
- SYLVESTRE, Paul-François (1999), « La culture en Ontario français : du cri identitaire à la passion de l'excellence », dans Joseph Yvon Thériault (dir.), *Francophonies minoritaires au Canada : l'état des lieux*, Moncton, Éditions d'Acadie, p. 537-551.
- VALLIÈRES, Gaétan (1984), « L'Ontario, terre privilégiée de colonisation hors Québec : une perception québécoise (1850-1930) », *Revue du Nouvel Ontario*, n° 6, p. 25-36.